

*POstMO*dernism

ALAIN VAN KERCKHOVEN

POMO INC.

2001

POMO Inc.

PAR

ALAIN VAN KERCKHOVEN

*à Mireille Gleizes,
merveilleuse et complexe*

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements.....	5
Introduction.....	7
1. Aux sources du Pomo	
1.1. Nihilisme ou scepticisme.....	9
1.2. Nietzsche, Heidegger, Freud.....	10
1.3. Les nouvelles alliances.....	13
1.4. Internet.....	14
2. Cristallisations	
2.1. Sous les pavés, Sartre et Camus.....	16
2.2. L'effondrement des systèmes.....	17
2.3. Sous les systèmes, les sous-systèmes.....	19
3. Rien n'existe?	
3.1. Nice guys of Apple.....	22
3.2. Gérer la complexité.....	23
3.3. Vides et métaphores.....	28
3.4. Réalité, simulacres et photos de mariage.....	31
3.5. Les chants du Pomo.....	33
3.6. Médias et culture.....	35
4. Down to Popomo.....	38
Références.....	41

REMERCIEMENTS

Pour les échanges d'idées auxquels ils m'ont donné l'occasion de participer, pour leurs travaux personnels et pour leurs relectures critiques du présent essai, je dois spécifiquement remercier ici les personnes suivantes :

Dr Peter Kravanja, chercheur en mathématiques et en histoire du cinéma, K.U. Leuven et Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris 3. ;

Michel Lysight, compositeur et chef d'orchestre ;

Benoît Timmermans, chercheur en philosophie, Université Libre de Bruxelles.

Si cet essai leur doit beaucoup, ils ne sont en revanche nullement responsables des maladresses et éventuelles erreurs, entièrement imputables à l'auteur, hélas.

De façons plus diffuses, les oeuvres et les amitiés de Piotr Lachert, Boudewijn Buckinx, Freddy Devreese, Antonio Eduardo, Mireille Gleizes et Gilberto Mendes ont aussi, à leur insu, participé à tracer ce texte.

POMO Inc.

Alain Van Kerckhoven
avk@avk.org

Des simulacres de réalité virtuelle aux manifestations antimondialistes en passant par les compositions de Schnittke et le design des iMac, le postmodernisme incorpore désormais tout le spectre des rapports de la représentation. Idéologie nihiliste, mode de connaissance holistique ou fumisterie vide de sens, le postmodernisme est identifié de façons multiples et contradictoires. Ces différences de perception laissent supposer que le postmodernisme n'est défini que par une mosaïque de perspectives locales et échappe, peut-être par nature, à une considération globale.

Out, out, brief candle!
Life's but a walking shadow, a poor player
That struts and frets his hour upon the stage
And then is heard no more; it is a tale
Told by an idiot, full of sound and fury,
Signifying nothing.
William Shakespeare, *Macbeth*

“If that there King was to wake,” added Tweedledum,
“you’d go out – bang! – just like a candle!”
Lewis Carroll, *Through the Looking-Glass and What Alice Found There*

INTRODUCTION

La première partie (*Aux sources du Pomo*¹) de cet essai identifie les divers courants qui ont convergé pour mener au postmodernisme et tente de démontrer que la science des XIXe et XXe siècles en fut le principal élément fondateur. La deuxième partie (*Cristallisations*) décrit comment ces tendances se sont cristallisées en quelques décennies, de façon différentielle suivant leurs terrain d'influence, pour générer le postmodernisme actuel. La troisième partie (*Rien n'existe?*) illustre l'abandon des outils modernistes, inaptes à gérer

1 POMO est l'acronyme de POstMOdernisme.

la complexité, et comment cet abandon a pu être perçu comme un signe de nihilisme ou d'obscurantisme. Elle montre aussi les excès d'un postmodernisme radical qui a entretenu ce malentendu. Enfin, la quatrième partie (*Down to Popomo*) s'interroge sur les formes que pourra revêtir un post-postmodernisme.

1. AUX SOURCES DU POMO

1.1. NIHILISME OU SCEPTICISME

Le postmodernisme est souvent identifié à une forme désinvolte de nihilisme, conséquence des désillusions d'un passé dont les certitudes s'estompent les unes après les autres, et de l'angoisse face à un avenir orphelin de tout repère solide.

La nature multiforme du nihilisme stimule le tracé de parallèles, mais leur bien-fondé ne résiste souvent pas à l'analyse. Ainsi, l'on retrouvera tantôt un nihilisme scientifique à la Bazarov² dans de nombreux groupements s'inscrivant dans le fil du Manifeste d'Unabomber³. Le rejet de toute autorité ou, plus concrètement, les manifestations anti-mondialistes⁴ évoqueront plutôt le nihilisme anarchiste prôné par Mikhael Bakounin⁵. Pourtant, les paroles de Bakounin sont bien éloignées des discours postmodernes : «*Mettons notre foi dans l'esprit éternel qui détruit et anéantit seulement pour la seule raison qu'il est l'inaccessible et éternelle source créatrice de toute vie : la passion destructrice est aussi une passion créatrice*⁶!» Foi, esprit, éternité, raison, création et passion sont autant de termes que le postmoderne ne peut plus guère utiliser sans un sentiment d'imposture.

C'est que nous savons désormais que les systèmes succèdent aux systèmes, inexorablement. Et nous ne croyons pas vraiment que les mots 'esprit' et 'créateur' soient suffisamment porteurs de sens. Le postmodernisme ne condamne pas les systèmes mais l'artifice de leurs fondements. Plus exactement, le postmodernisme déplore que l'arbitraire des fondements ne soit pas reconnu comme tel.

En corollaire, le monde est probablement dénué de finalité, mais probablement pas dénué de sens ; ce qui constitue une opposition forte avec les thèses du nihilisme existentiel⁷. On a pu parler d'antifondationalisme.

Le postmodernisme entretient donc plus des rapports de cousinage que de filiation avec le nihilisme. Pour autant que la recherche de racines communes ait un sens, il faut probablement remonter au IV^e siècle⁸ avant notre ère aux sceptiques et aux cyniques. Les premiers

2 Personnage de Père et Fils (Tourgenev, 1862)

3 Unabomber défraya la chronique dans les années 90 par l'envoi de lettres piégées à des chercheurs et chefs d'entreprises américains. De son vrai nom Theodore Kaczynski, il pronait dans son manifeste une révolution - violente ou non mais en tous cas apolitique - contre le système mis en place par la révolution industrielle qu'il accusait d'enlever toute dignité (au sens kantien du terme) à l'homme, réduisant ce dernier à un produit usiné (engineered product). (Kaczynski, 1995)

4 Davos, 1999 ; Washington, 2000 ; Nice 2000

5 1814-1876

6 Bakounin, 1842

7 Alan Pratt, 1994

8 Ce repère est très arbitraire puisque l'on trouve déjà des traces de scepticisme dans les textes védiques Upanishad (Inde, 1000 - 600 AC).

(Pyrrhon d'Elis, Aenesidème...) dénonçaient les opinions indémonstrables et la relativité des certitudes, que ce soit en métaphysique, en science, en organisation de la cité et aussi en religion⁹. Les seconds (Antisthène, Diogène...) nourrissaient leurs actes des contradictions internes aux systèmes (politiques, économiques, religieux) de la cité. Le scepticisme académique (parfois appelé dogmatique) de Socrate est probablement l'ancêtre le plus identifiable du postmodernisme. Toute discussion sur la nature fondamentale du monde étant vaine, il importe seulement de s'assurer du discernement et de l'impartialité des présumptions que l'on avance¹⁰.

1.2. NIETZSCHE, HEIDDEGER, FREUD

Ainsi que le souligne Wim van den Deugen, «*la faillite du Christianisme à développer une attitude saine, constructive et non défensive à l'égard de la nature et de sa force directrice, la sexualité*¹¹» fut une cause majeure dans l'avènement du modernisme. L'on observe a contrario que ce dernier fut totalement absent de l'Islam où la dichotomie de la foi et de la nature est nettement moins prononcée.

Expurgés de leurs dimensions morales et éthiques, les écrits de Nietzsche et de Heidegger sont en conséquence les plus fortes courroies qui connectent le postmodernisme à l'orée du siècle. «*Chaque croyance, chaque chose admise en tant que telle, est nécessairement fausse pour la simple raison qu'il n'y a pas de vrai monde.*» écrivit Nietzsche¹². L'on n'est pas loin du leitmotiv d'une série télévisée de cette fin de siècle, X-Files¹³ : «*La vérité est ailleurs*¹⁴." Mais, ici encore, Nietzsche affiche un nihilisme tellement radical que ses implications morales ou éthiques font place, dans l'esprit du lecteur, à des résurgences du scepticisme antique. Toutefois, le surhomme nietzschéen sera à même de percevoir le monde sans le momifier

⁹ Dix arguments (modes) ont structuré l'argumentation sceptique : (1) Les sentiments et perceptions de tous les êtres vivants diffèrent. (2) Les individus se distinguent mentalement et physiquement les uns des autres, de telle sorte que les choses leur apparaissent différemment. (3) Les différents sens apportent différentes perceptions. (4) Nos perceptions dépendent de notre condition physique et intellectuelle au moment de la perception. (5) Les choses apparaissent différemment selon leur position et leur distance. (6) La perception n'est jamais directe, mais toujours induite par un médium. (7) Les choses apparaissent différentes selon leur quantité, couleur, mouvement et température. (8) Nous percevons une chose différemment qu'elle nous soit familière ou inconnue. (9) Toute connaissance supposée est interprétative : nous n'avons jamais aucune connaissance de l'objet en lui-même. (10) Les opinions et coutumes des gens diffèrent de pays en pays.

¹⁰ Carnéades (213-129 AC)

¹¹ Wim van den Dungen, 1996

¹² Nietzsche, 1880

¹³ Cette série télévisée très populaire mettait systématiquement en confrontation des agents de services spéciaux américains avec des phénomènes fortéens (du nom de Charles Fort qui se décrivait lui-même comme amateur d'étrange et scribe des miracles) mais aussi des mécanismes de désinformation et de conspiration qui nouaient irrémédiablement tout espoir de description d'une réalité objective.

¹⁴ «*The truth is elsewhere.*»

dans des dogmes idéologiques étriqués¹⁵, et représente donc pour lui une lumière petite, mais éblouissante.

Le romantisme fut pour grande part réactionnaire aux certitudes victoriennes qui structurèrent religion, politique, science, art et, plus généralement, imposèrent des modèles rigoureux aux relations entre l'objet et le sujet, l'esprit et la matière, l'individu et la société, la physique et la métaphysique¹⁶. Le romantisme rejeta l'autorité¹⁷ comme facteur de sens et replaça le sujet au centre des perspectives, attribua à l'expérience personnelle une valeur signifiante, voire parfois prépondérante¹⁸.

L'intuition pût supplanter la connaissance rationnelle dans de très larges domaines. Cependant, la révolution scientifique animée entre autres par Galilée, Newton et Leibniz avait développé une méthodologie permettant d'articuler découvertes et inventions en un corpus de connaissance de plus en plus large et cohérent. La machinerie scientifique bénéficiait d'une force d'inertie (par ses succès, son implication dans l'économie etc.) telle qu'elle fut en conséquence préservée.

La révolution romantique, intronisant l'intuition comme outil de connaissance, permit l'éclosion de la psychanalyse. Freud et Jung renvoyèrent l'ascenseur à ce terreau fertile en lui conférant une justification inhérente à l'esprit humain : l'inconscient. Plus discrètement, Freud allait développer un modèle du cerveau très proche des conceptions connexionnistes actuelles. Aucun neurone n'y a, individuellement, d'importance, et l'information n'est pas portée par les neurones mais par les inter-relations de ceux-ci¹⁹.

Rejetant toute méthodologie scientifique, la psychanalyse ouvrait à l'homme une porte sur lui-même et mettait en lumière ses comportements les plus irrationnels. La validation scientifique devenait purement et simplement hors de propos.

Au sortir de la première guerre mondiale et d'une pandémie²⁰ plus effroyable encore, il n'était plus possible de garder à la perception individuelle une telle importance. Le Romantisme devint synonyme de décadence. Dans *Zur Seinsfrage* (1956), Martin Heidegger considérait le nihilisme comme la seule option qui s'offre à l'homme.

Le monde était à reconstruire. Le romantisme et la guerre ayant fait table rase des principes victoriens et mécanistes, de nouveaux paradigmes pouvaient être mis en place. Les artistes libérés se lancèrent dans une quête de modèles créatifs. Kafka, Kandinsky, Joyce, Proust et Schoenberg firent école dans leurs domaines respectifs. Le modernisme était avant tout la recherche, plus ou moins conscientisée, d'un langage rationnel²¹.

15 Lucide, Nietzsche déclara qu'il est difficile de construire une barrière autour de sa doctrine pour empêcher les cochons d'y entrer.

16 Gelpi (Summer 1990, pp. 517-541)

17 Ainsi que la tradition, synergique à l'autorité.

18 Goethe, Coleridge, Emerson, Whitman, Blake...

19 Freud, 1950

20 La grippe espagnole fit plus de morts que la Première Guerre Mondiale.

21 «A blessed rage for order» écrivait Stevens.

L'imagination fut au modernisme ce que la perception fut au romantisme : le principal lien de l'individu au monde. En conséquence, l'ironie romantique ainsi remise en perspective allait petit à petit nourrir un scepticisme qui empoisonnerait un demi siècle plus tard les machines modernistes de l'intérieur. Si un terme devait définir la réaction du modernisme au romantisme, ce serait celui d'*impersonnalisation*²².

Pourtant, l'individu ne disparaît pas ; il passe seulement au second plan. Le progrès et la nouveauté sont valorisés en tant que tels dans une vision à la fois très objectiviste du monde et linéaire de l'histoire. L'humanité acquiert une dimension matérielle et l'individu doit avant tout se définir selon des axes sociaux et historiques. Sa contribution à la marche du monde ne passe plus par ses sens mais par sa raison. Le monde a soif de cohérence, de systèmes, de mécanismes. En conséquence, il ne peut aucunement se compromettre avec une quelconque tradition. La rupture des modernes avec les anciens doit être nette.

Artistiquement, la tentative moderniste de rassembler par des langages adaptés des éléments disparates n'aura en fait abouti qu'à des collages plus ou moins audacieux et plus ou moins féconds. Les traces de colle restaient visibles et les solutions de continuité nombreuses. Les syntaxes se superposaient aux messages, au point de masquer ces derniers, de les omettre ou encore de les identifier avec le langage lui-même. Les hétérogénéités du patchwork moderniste eurent pour principal effet d'accentuer encore la fébrilité de la recherche de systèmes formels unificateurs : l'atonalisme²³ donna naissance au dodécaphonisme sériel²⁴ et le cubisme²⁵ mena au dadaïsme²⁶.

Cette impersonnalisation des rapports au monde née de la première guerre mondiale, de pair avec la conviction que l'imagination pouvait être le moteur premier de l'action, allait nourrir les idéologies fascistes, nazies et stalinienne qui aboutiront à la seconde guerre mondiale²⁷. Le modernisme s'y consumera lentement, ne laissant que quelques braises plus ou moins vivaces²⁸.

22 «*Bien que les froides mécaniques soient en marche
Ne soyez pas trop effrayé, mon ami...*» – G.K. Chesterton
Une anecdote affirme que, en pleine lecture de *The Time machine* de H.G. Wells, Jules Verne, scandalisé, jeta le livre à travers la pièce en s'écriant : «*Il invente!*»

23 Arnold Schoenberg : *Pierrot lunaire* ; Alban Berg : *Wozzeck*

24 Arnold Schoenberg : *Cinq pièces pour piano op. 23* ; Anton von Webern ; Alban Berg : *Lulu*

25 Pablo Picasso, Georges Braque...

26 Tristan Tzara, Marcel Duchamp, Man Ray, Francis Picabia...

27 Qui fut en fait le premier conflit réellement planétaire et qui facilita probablement la conscientisation de la finitude du monde.

28 Surtout dans le domaine musical, semble-t-il ; domaine étant souvent, comme le remarque Boudewijn Buckinx, la lanterne rouge des grands mouvements de civilisation. (Buckinx, 1994)

1.3. LES NOUVELLES ALLIANCES

Tandis qu'Heiddegger relativisait Nietzsche, Einstein jetait les bases de la Relativité. La Relativité et la mécanique quantique ont heurté la conscience humaine de front. La réalité intime de l'univers était désormais foncièrement différente de ce que notre expérience quotidienne nous laisse entrevoir. Non seulement cela était affirmé, mais démontré, validé expérimentalement et utilisé pratiquement. Les sceptiques avaient mené l'humanité dans une nouvelle ère. Selon la forte parole de James Blish, *Einstein avait avalé Newton vivant*.

Pourtant, les pommes continuaient de tomber à la même vitesse, les éclipses de lune restaient prévisibles et voyager en avion ne ralentissait nullement l'apparition des rides. Ce sont bien les sceptiques qui ont gagné, et non les nihilistes. Selon une évolution parfaitement naturelle, une nouvelle fonction ou un nouvel organe ne remplace pas un ancien : il le prolonge, s'y superpose ou le complète. Dans les premières semaines de son développement, le fœtus humain laisse apparaître des branchies embryonnaires.

Mais si, d'un côté, la Relativité et la théorie quantique dérobaient le monde sous nos pieds²⁹, elle donnait par ailleurs un pouvoir effroyable à l'observateur : celui d'irréremédiablement interagir avec l'objet observé, de le modifier. Et, par conséquent, nous ôtait toute possibilité d'observer une particule 'à son insu'. En outre, toute mesure devenait probabiliste, le déterminisme newtonien n'étant qu'un corollaire³⁰.

Le biologique n'échappa pas à la révolution : l'école de Bruxelles, conduite par Prigogine, identifia des années plus tard, le vivant en tant que processus physico-chimique hors équilibre, développant sa propre information comme un déni local à la loi d'entropie et au principe d'ordre de Boltzmann³¹.

Il est toutefois probable que ce soit Kurt Gödel qui ait discrètement planté la banderille la plus cruelle dans la machinerie moderniste. Son théorème d'incomplétude démontra que toutes les formulations axiomatiques consistantes de la théorie des nombres incluent des propositions indécidables³². Ce qui implique qu'une assertion vraie, dans tout système axiomatique, n'est pas forcément démontrable.

29 La matière et l'énergie acquièrent une équivalence et un comportement tenant à la fois de l'onde et de la particule. La position et la vitesse d'une particule n'étaient pas déterminables simultanément (Principe d'Incertitude d'Heisenberg : «*The more precisely the position is determined, the less precisely the momentum is known in this instant, and vice versa.*» (1927). D'ailleurs, la notion même de position était remplacée par celle de 'densité de probabilité de présence'. Alors que la vitesse de la lumière devenait une limite absolue, des particules corrélées semblaient s'influencer instantanément à distance. [Expériences d'Alain Aspect, France, 1982]

30 Effet de cohérence.

31 «*.../ le vivant fonctionne loin de l'équilibre, dans un domaine où les conséquences de la croissance de l'entropie ne peuvent plus être interprétées selon le principe d'ordre de Boltzmann, il fonctionne dans un domaine où les processus producteurs d'entropie, les processus qui dissipent l'énergie, jouent un rôle constructif, sont source d'ordre.*» (Prigogine et Stengers, 1979, p. 178)

32 Selon la formulation de Douglas Hofstadter (Hofstadter, 1985 p. 19)

Le technologisme et le positivisme (seuls comptent les faits³³) étaient désormais dépassés. Quant au rationalisme, il devait désormais intégrer le critère de réfutabilité de Popper³⁴.

Thomas Kuhn explique que la science n'évolue pas de façon linéaire mais par glissement de paradigmes³⁵, encore que les paramètres nécessaires à l'émergence d'un paradigme sortent probablement de la sphère scientifique elle-même. Ces glissements se succédèrent ainsi dans la plupart des champs scientifiques du XXe siècle, toujours semble-t-il vers une perte progressive des rapports statiques entre les objets d'étude, mais aussi entre l'objet et le sujet.

À cette nouvelle alliance cognitive à la nature, devait se superposer dans les années soixante-dix un constat dont les effets concrets commençaient à se faire sentir : les ressources naturelles étaient limitées³⁶. L'on prit conscience que ni l'atmosphère ni les océans ne pourraient absorber indéfiniment nos déchets industriels et ménagers mais, surtout, une crise pétrolière nous frappa dans notre quotidien : ce furent les dimanches sans voitures par exemple.

La nature n'était plus une manne aux capacités infinies de production et de recyclage. La nature pouvait s'appauvrir, se fatiguer. Et en certains cas, ceci était irréversible. Tout développement se devait dès lors d'être durable. De science, l'écologie devint un mode de vie, une composante politique et petit à petit un moteur économique. Elle allait aussi conférer à l'appréhension des systèmes complexes une importance vitale pour l'individu et pour la civilisation.

Une nouvelle alliance coopérative s'ajoutait à l'alliance cognitive.

1.4. INTERNET

La genèse d'Internet fut un facteur structurant du postmodernisme. En quelques années, une partie importante de la population s'est vue à même, non seulement d'accéder à une masse hallucinante d'information, mais aussi de participer au processus 'éditorial'. Chacun pouvait écrire et apporter du contenu à l'édifice sans que la technique, la communication et l'économie ne jouent leur rôle habituel de sélection.

Internet est devenu un creuset d'informations redondantes, semi-digérées, pléonastiques. Des sites entiers sont dévolus à apporter de simples liens vers des informations dont le caractère original se dilue à grande vitesse. Les liens eux-mêmes commencèrent à être considérés

33 Auguste Comte (1798-1857)

34 «A scientific theory explains how it may fail. If it does, it lost correspondence with reality and can no longer be true.» (Popper, 1934)

35 «Science does not proceed by patient accretion of facts but by revolutionary interpretive shifts in which one 'paradigm' replaces another. [...] The change from one paradigm to another is not wholly justifiable or rational.» (Kuhn, 1962)

36 Du moins celles sur lesquelles s'était construite la civilisation industrielle.

comme une information structurante. Une tendance apparut, de considérer le lien comme identitaire de l'information qu'il pointait : avoir le lien, c'était avoir l'information³⁷.

Cette bibliothèque de Babel, selon le titre de la nouvelle de Borges³⁸, devint aussi un lieu de communication plus directe où les individus se réduisirent à des simulacres dont la parenté avec la personnalité 'réelle' était librement choisie. Il devint courant de posséder plusieurs avatars, adresses et pseudonymes dévolus à des activités et des communautés distinctes.

Beaucoup furent surpris de constater que cet environnement disparate, géré de façon distribuée et autorégulée, porteur d'informations pour la plupart non authentifiées, et parcouru d'avatars polymorphes, fonctionnait pourtant bel et bien, drainant une masse d'information de plus en plus lourde et attirant des créateurs et des consommateurs d'information de plus en plus nombreux. Mais alors, si ces paramètres manquants (unicité de l'individu, origine de l'information, hiérarchisation des structures, caractère absolu du 'vrai' etc.) ne sont pas nécessaires à la cohérence 'pratique' d'un espace d'information et de communication, quels sens ont-ils réellement?

La physique quantique avait fait tomber les fondements les plus établis de nos conceptions scientifiques mais n'avait pas eu d'incidence notable sur notre quotidien. Pour la plupart des gens, il s'agissait d'un modèle qui en avait remplacé un autre. À l'inverse, Internet affectait directement et indirectement les existences en mettant à bas des modèles de civilisation bien établis, et sans reposer sur quelque modèle que ce soit. Ces deux acquis majeurs du XXe siècle furent probablement beaucoup plus structurants que Freud, Marx ou Sartre dans l'avènement du postmodernisme, faisant peut-être de ce courant la première philosophie non révélée.

37 Vattimo avance ainsi l'hypothèse (à laquelle adhère Derrida) que l'intensification de la communication n'est pas une caractéristique du processus, mais son essence-même : «*The intensification of communicative phenomena (...) is in some way the centre and the very sense of this process.*» (Vattimo, 1992, p. 14)

38 Borges, 1956

2. CRISTALLISATIONS

2.1. SOUS LES PAVÉS, SARTRE ET CAMUS

La découverte des camps, la mesure de la Shoah, la mise en lumière des mécanismes simples menant à des exterminations à grande échelle (estompement de la norme, dilution de la responsabilité...) menèrent à une prise de conscience - nécessairement fragmentaire - de la fragilité des repères. L'existentialisme qui couvait déjà depuis les années 30 trouva matière à s'incarner en France en Jean-Paul Sartre.

Le nihilisme existentiel resurgit ainsi dans les années cinquante sous une forme élégante reconnaissant à la fois une existence et une essence, la première précédant la seconde selon la formule emblématique. Derrière les illusions se trouvent la liberté et la solitude totales et l'angoisse existentielle. "*Nous vivons par lâcheté.*" Camus utilisera le mythe de Sisyphe comme métaphore de la condition humaine³⁹ et Bertold Brecht écrira *L'inanité de l'effort humain* pour l'*Opéra de quatre sous*⁴⁰ de Kurt Weill.

Printemps 68, l'Europe s'agite. La mixité n'est pas de règle sur le campus de la Sorbonne et les étudiants ne reçoivent pas de réponse satisfaisante à leurs *Pourquoi?* Le mouvement fait tache. Sartre y voit une révolution existentielle. Le monde ouvrier aussi demande des comptes. La société découvre que la justification d'une prémisses ne dépend pas seulement de l'autorité de son auteur.

L'on a pu comparer mai 68 à un Œdipe collectif⁴¹. L'autorité est remise en question, qu'elle soit académique, étatique, patronale. Cette remise en question ne peut se faire qu'en déstructurant les modèles charpentant la société. "Sous les pavés, la plage", "Faites l'amour, pas la guerre" et "Il est interdit d'interdire" sont les trois slogans forts de cette révolution. Chacun d'eux oppose deux termes n'ayant entre eux que des liens logiques, le dernier s'opposant à son propre reflet, comme pour dénoter l'absurdité de toute interdiction. La logique comme justification à une révolution psycho-sociologique.

La pilule anticonceptionnelle, création biochimique, induit la révolution sexuelle. On tente des expériences, c'est la grande époque des communautés, du Larzac, de Woodstock. Les psychotropes se vulgarisent. L'on se prend à croire en la fin des conflits et à une humanité unie⁴². Comme pour sanctifier cette illusion, des hommes se posent sur la Lune "au nom de l'humanité". Mais le lendemain, on se replonge dans *Les Frères Karamazov* ou *Les*

39 Camus, 1942

40 *Die Dreigroschenoper*, 1928

41 Mousseau, 1968, p. 24

42 Le Vietnam est vécu comme un erreur historique. De la même façon, Sartre juge la bombe atomique comme allant à l'encontre de l'histoire. Comment un fait historique peut-il être contre l'histoire? Ce tiraillement ambigu et maladroit entre une conception moderne et postmoderne de l'histoire jalonne la démarche de Sartre : «*Tomorrow, after my death, certain people may decide to establish fascism (...)* At this moment, fascism will be the truth of man, and so much the worse for us. In reality, things will be as much as man has decided they are.» (cité par Rotry, 1982)

Possédés, on lit *La Chute* de Camus, on va au théâtre voir Beckett, on écoute Bob Dylan et les Doors... Tous chantent la désillusion, la perte des repères, la liberté avec un mélange d'amertume et d'optimisme estompé, d'amour et de violence.

Toute autorité devient contestable, mais reste enviable. Les adolescents du Boulevard Saint-Germain ne deviendront pas anarchistes mais politiciens, ou fonderont le Club Med, RSCG et Virgin. Ils créeront leurs propres empires mais on les appellera par leur prénom. Ce sera aussi le balbutiement des premières organisations non gouvernementales (ONG).

Simultanément s'amorce un détricotage de la figure historique du héros. Les processus d'identification ont de plus en plus de mal à résister à l'analyse. Se définir comme maoïste, castriste ou zapatiste demande beaucoup d'abnégation. Depuis Richard Nixon, le président des États-Unis n'est plus guère qu'un homme politique, la dimension emblématique de la fonction ayant disparue avec JFK. Cet effritement de la figure du héros n'aura de cesse de s'étendre. Toute idole sera brûlée⁴³. Comme le note Lyotard, «*Chacun est renvoyé à soi. Et chacun sait que ce soi est peu*⁴⁴.»

2.2. L'EFFONDREMENT DES SYSTÈMES

Une génération après 68, les grands systèmes politico-idéologiques vacillent. Des palais brûlent, un mur tombe. Les satellites soviétiques prennent leur indépendance avec plus ou moins de facilité en une flambée que chacun peut suivre en direct à la télévision, un peu abasourdi. Dans ces prises de pouvoir, la prise de l'immeuble de la télévision est aussi importante que celle de la chambre législative. Parallèlement, les démocraties occidentales voient leurs degrés de liberté de plus en plus restreints par les grands opérateurs économiques. Le politique et l'économique sont désormais indissociables et développent des condominiums qui dictent leurs lois aux autres activités humaines. Le sentiment grossit que le monde n'est pas fait de parties dissociables.

D'une façon similaire, les petits groupements armés mènent des actions paralysant les grosses machines : une bande de mafieux serbes monte une armée qui saccagera le pays tandis que la Communauté internationale s'empêtre dans ses processus de décision ; les rebelles tchéchènes ridiculisent l'armée russe ; des massacres défigurent la Yougoslavie devant les yeux des militaires n'ayant pas mandat pour intervenir ; aux Philippines, des preneurs d'otages imposent leurs lois au gouvernement ; de plus en plus de pays d'Afrique (Liberia, Sierra Leone, Congo, Guinée-Bissau...) tombent aux mains de petits groupes

43 Albert Einstein deviendra un arriviste fallocrate, Cousteau sera rendu coupable de cruauté envers les animaux, les amitiés et accointances financières de Mère Thérèse seront mises à jour. Seule une mort paroxystique et précoce semble pouvoir empêcher ou retarder durablement la chute des idôles : le suicide de Kurt Coblain est considéré comme cool ; la mort de Lady Diana comme un aboutissement logique etc.

44 Lyotard, 1979 p. 30

45 les "mechanics"

d'adolescents puissamment armés et motorisés⁴⁵ qui mettent en échec les régimes corrompus installés ou soutenus par les économies du Nord.

Mais le principal constat des années 70-80 fut, nous l'avons vu, la prise de conscience collective que les ressources naturelles à notre disposition immédiate ne sont pas inépuisables. L'alliance coopérative qui nous lie désormais à la nature a des conséquences pratiques chez tout un chacun. Une flopée de labels apparurent, les écologistes devinrent des interlocuteurs politiques, les ménagères trièrent leurs ordures et le préfixe 'bio' fut promis à un succès fabuleux⁴⁶.

À la préoccupation environnementale s'allie aussi un souci fraternel. L'humanité doit en effet prendre en compte les effets de ses activités sur l'ensemble de la planète. La lutte contre l'effet de serre, la préservation de la biodiversité, des ressources en eau et de la qualité des sols, la bataille contre les diverses pollutions nocives aussi bien pour la santé humaine que pour les écosystèmes sont autant de préoccupations qui défient toute politique locale et imposent à l'humanité une responsabilité planétaire et, de là, une solidarité.

La double alliance à la nature allait s'en trouver incarnée.

Cette pulsion solidaire trouve aussi d'autres territoires d'expression. Les écarts de richesse se creusent et la dette des pays en voie de développement devient un facteur de spéculation boursière. Les modèles politico-économiques ne reposent pas sur des modèles planétaires mais locaux. Ils doivent être globalisés. La dimension environnementale et la recherche de nouveaux modèles sortent du ghetto écologiste pour intégrer le monde politique et économique en général. Représentée dans les médias, la misère acquiert une existence culpabilisante et des organisations privées vont se donner pour but de soulager l'humanité souffrante et pour moyens les mécanismes postindustriels et capitalistes.

Ces organisations non gouvernementales ont maintenant atteint l'âge adulte. Elles ont traversé des crises, subi des schismes, des faillites. Elles brassent énormément d'argent, font du marketing, sont devenues des machines lourdes à gérer. Les collaborateurs sont de moins en moins idéalistes. L'on y entre pour faire carrière plus que pour soulager la misère du monde. Mais y a-t-il contradiction? La question même doit-elle se poser? Chacun se positionne en fonction de critères très individuels et l'organisme tente de dégager les articulations permettant à chacun de s'y retrouver, comme dans une firme multinationale.

Devant l'échec des corrections institutionnelles⁴⁷ et le déficit en valeurs propres des ONG, de petits groupements se constituent : des collectifs. Le monde, les associations et les individus étant des facteurs changeants, l'organisation 'articulatoire' permettant les collabora-

46 Comme le seront par la suite les préfixes e- (électronique : e-book, e-group, e-publishing...) et i (Internet : iBank, iBook, iMac, iCommerce...)

47 Voir par exemple, sur le plan environnemental, la Conférence sur l'environnement humain (Stockholm, 16 juin 1972) ; la Vienna Convention for the Protection of the Ozone Layer (22 mars 1985) ; la Déclaration de Rio (Report of the United Nations conference on environment and development, Rio de Janeiro, 3-14 juin 1992), la Déclaration d'Helsinki (Helsinki Declaration on Action for Environment and Health in Europe, 1994) ; Protocole de Kyoto (1997) ; la Conférence de Den Hague (novembre 2000)...

tions ne peut généralement qu'avoir une durée de vie limitée. D'autant plus limitée que les évolutions sont rapides et que les secteurs d'application sont spécialisés. Les collectifs ont donc en général une durée de vie éphémère et rassemblent un petit nombre d'individus autour d'un thème souvent très défini. En revanche, ils se regroupent ponctuellement entre eux pour faire front sur des actions communes, et recouvrent leur autonomie propre une fois l'action menée.

Il s'agit ici d'une nouvelle relation d'échelle qui offre une souplesse accrue et qui n'est possible que par l'utilisation de nouvelles technologies. Les manifestations de Davos (1999) et de Washington (2000) ont démontré l'importance de la téléphonie mobile, du GPS et d'Internet dans l'organisation ; mais aussi l'extrême labilité d'une organisation aussi distribuée et éphémère : pas de président, pas d'adresse, pas de compte en banque, pas de ligne téléphonique fixe, pas de nationalité...

L'activisme, en ce sens, tend à s'attribuer un rôle régulateur similaire à celui que le politique n'a pas pu se préserver. À la différence que cette fonction y est dynamiquement distribuée et non statiquement hiérarchisée afin de pouvoir répondre à la préoccupation première des organisations postmodernes : *Think globally, act locally*⁴⁸.

2.3. SOUS LES SYSTÈMES, LES SOUS-SYSTÈMES

Le postmodernisme n'est donc pas simplement une échappatoire intellectuelle aux limites modernistes, mais un réel mouvement de civilisation avec des composantes politiques et idéologiques fortes.

La labilité et l'émergence d'organisations distribuées ne sont pas propres aux groupes contestataires. Elles s'observent aussi dans des projets coopératifs de plus en plus nombreux qui ouvrent des objets de recherche à des collaborations extérieures. Des ordinateurs individuels ou de groupes, par le biais d'Internet, mettent en commun leurs temps de calcul pour tester des procédés cryptographiques⁴⁹, pour rechercher des nombres premiers⁵⁰, pour traiter des signaux de radio-astronomie⁵¹ etc. L'implication dans ce type de projet ne demande aucun pré-requis autre que la capacité d'y adhérer, mais en revanche apporte la possibilité d'élargir son champ de connaissances. Beaucoup de ces projets sont en outre sous-distribuables à des collectivités (sociétés, groupes d'intérêts spéciaux...). Et ils participent à l'esprit de solidarité planétaire né des alliances à la nature tout en créant des communautés spécifiques. L'implication individuelle dans de telles communautés est bien sûr assez faible, mais rarement minimale : si des modules de type 'économiseur d'écran' permettent à la contribution de se faire après une installation très rapide, l'on observe cependant que de nombreux

48 Pensez globalement, agissez localement.

49 RC5, ORG, CSC, DES via <<http://www.distributed.net/projects.html>> par exemple.

50 GIMPS, the Great Internet Mersenne Prime Search <<http://www.mersenne.org/prime.htm>>

51 Seti@home <<http://setiathome.ssl.berkeley.edu/>>

coopérateurs cherchent à mesurer l'importance de leur apport, à comprendre les principes et implications du projet, voire à en devenir partie prenante au niveau décisionnel.

Ce type de projet coopératif n'est pas anecdotique. Il préfigure un type d'organisation politique et économique sortant des schémas centralisateurs, pyramidaux et nexialistes du XXe siècle. Parallèlement aux fusions de grosses entreprises donnant naissance à des groupes d'une puissance économique très supérieure à celle de petits états, se prépare la prolifération de micro-entreprises se développant de façon tantôt concurrentielle sur des marchés très délimités, tantôt coopérative sur des projets novateurs et générant une économie nouvelle⁵² surfant sur des champs d'application en constante évolution, et parfois éphémères, inappréhendables par des structures lourdes et rigides.

Cette mutation a permis l'émergence d'une méta-culture mondiale constituée de cultures diverses, relativement autonomes et contradictoires, dont chacune trouve sa validation dans sa participation au *Village planétaire*. Les dynamiques de ces cultures et de leurs interactions modifient en permanence la méta-culture globale, augmentant sa plasticité et sa tolérance. De temps à autre, une culture 'locale' se trouvant de fortes relations d'identité avec la culture globale tente une assimilation.

La fin des années 80 a ainsi vu une sorte d'OPA (Offre Publique d'Achat) du New Age sur le *Village planétaire*, 'tentative' nécessairement vouée à l'échec, et dont l'empreinte est en cours d'effacement. Doté de capacités d'assimilations qu'aucun facteur externe ne peut contrarier, le postmodernisme ne peut qu'engloutir des mouvements comme le New Age, lesquels possèdent trop de structure, de crédos et de soif de justification que pour constituer une culture globale.

Des individus aux communautés, chaque entité postmoderne s'affirme donc en tant que telle et refuse de transiger quant aux éléments – naturellement sélectionnés – qui forgent son identité, au risque de perdre cette dernière. Les individus ne veulent plus se définir principalement par rapport à leur entreprise ni les entreprises par rapport à leur implantation géopolitique. Les collaborations se font multiples, les délocalisations se font plus fréquentes. Les appareillages, postes de travail sont de plus en plus personnalisés et de moins en moins localisés tandis que les stratégies sont de plus en plus mondialisées⁵³. Les

52 Ironiquement, cette nouvelle économie profite largement des anciens schémas économiques. En fin du XXe siècle, des bulles spéculatives énormes sont créées par des investisseurs pour les marchés traditionnels. Des officines spécialisées se chargent de trouver des 'business angels' pour les start'up en quête de financement. Des plus-values boursières de 1000 pour-cent l'an sont monnaie courante pour des entreprises qui annoncent ouvertement n'avoir aucune chance de rentabilité durant les 3 premières années.

53 La multinationale Andersen Consulting (rebaptisée Accenture) fut semble-t-il la première à désolidariser les entités que sont l'employé et le bureau. Un certain nombre de bureaux existent dans les sièges de la société, chaque consultant dispose de son portable et peut réserver un bureau en fonction de son calendrier. La proportion de bureaux inoccupés diminue dans chaque siège, tandis que la facilité pour un consultant d'organiser des rendez-vous dans n'importe quelle siège de la société augmente. Le caractère personnel du consultant et utilitaire du bureau sont accrus, tandis que le caractère personnel (décoration...) du bureau et et le caractère mobilier (présence à tel endroit et dans telle tranche horaire) du consultant sont estompés.

liens d'appartenance ou de collaboration deviennent des liens comme beaucoup d'autres et chaque entité devient autonome pour définir le poids qu'elle attribue à chaque lien.

Tout ce passe comme si l'Œdipe des années 60 et la déstructuration des années 80 avaient imposé à chaque niveau une justification de tous les instants. Qu'il s'agisse de l'individu, du collectif, de la société, du groupe temporaire, chaque partie cherche à se justifier, non par elle-même puisque la chose s'est avérée vaine, mais en fonction de ses articulations avec les autres. Chaque être, chaque groupe se définit désormais avant toute chose par ses liens. Le lien devient le contenu⁵⁴.

Mais les liens ne sont nullement des modèles référents ; non seulement tous les référents peuvent être contestés, mais la notion même de référent est remise en question.

À n'être que des carrefours de liens, perdons-nous toute substance pour autant? Au contraire, chaque entité se recentre sur elle-même par son ouverture aux autres. Y a-t-il alors une perte de contenu? Tout au plus une dilution, nécessaire et probablement transitoire. La transformation de structures monolithiques, à grande inertie et obéissant à des schémas compliqués et définis, en myriade d'entités communicantes, semi-autonomes à haute mobilité demande un temps d'adaptation et de repérage.

Nous devenons des nœuds dont la corde ne nous appartient pas. Nous sommes l'information définissant le nœud.

54 La chose avait été amorcée dans les années soixante et le phénomène s'amplifia à tel point que le physicien Alan Sokal (New York University) écrivit un canular dans un langage postmoderne abscons : *Physical 'reality' is a mere "linguistic construct."* Social Text, publication faisant autorité dans les sphères des sciences sociales postmodernes, ne détecta pas le piège et publia l'article. Ce coup d'éclat démontre cependant plus l'imperfection d'un éditeur que la vacuité d'un mouvement. *Fashionable Nonsense : Postmodern intellectuals' abuse of science* (Sokal et Bricmont, 1998) charpente plus solidement leur discours et regorge d'exemples amusants de jargons postmodernistes en sciences sociales. En revanche, les auteurs se prennent parfois à leur propre piège en voulant réduire certains discours à des métaphores maladroitement, comme si les maladresses de langage invalidaient tout contenu.

3. RIEN N'EXISTE?!

3.1. NICE GUYS OF APPLE

David Schultz⁵⁵ écrit que s'il devait décrire la philosophie publicitaire⁵⁶ d'Apple Computers⁵⁷ en un mot, ce mot serait "nihilisme". Il poursuivait en disant «*Je travaille même avec quelques nihilistes. Ce sont des chouettes gars qui ne croient en rien, littéralement*⁵⁸.» L'image du postmodernisme est manifestement difficile à dissocier de celle du nihilisme.

Ne croient-ils réellement en rien, les chouettes gars d'Apple? La mortalité des civilisations et des systèmes idéologiques, le caractère relatif et évolutif des modèles scientifiques empêchent d'adhérer à des paradigmes qui ont démontré leurs inconsistances. Ceci peut donner l'illusion de l'abandon de tout modèle et, par conséquent mener à la conviction nihiliste que rien n'existe⁵⁹. Pas de vérité, pas de référent moral, pas de dieu, pas de sens à la vie ni à l'univers, pas de matière, pas de structure fondamentale à l'univers si ce ne sont des modèles purement formels construits par l'esprit et passibles de déconstruction⁶⁰. Le monde perd sa cohérence affichée, et ce n'est pas grave. Ce que nous pensions être la réalité n'est que la rencontre de perceptions individuelles avec des modèles formels.

Ceci ne peut être assimilé à du nihilisme que dans la mesure où l'on accepte les repères modernistes comme seuls valables. Mais il y en a d'autres. La souffrance existe⁶¹, le plaisir, le désir, les contradictions, le choix (ou au moins son apparence). Ces éléments imposent une structure canalisatrice. Les chouettes gars auxquels se réfère David Schultz ne sont pas

55 Philosophe, rédacteur en chef d'Applelust.com <<http://www.applelust.com/>>

56 À l'époque, le slogan d'Apple Computers était un "Think different" noir sur blanc à côté de la photo d'une grande figure du siècle (Einstein, Picasso, Ghandi...). Ces figures n'étaient pas placées en idoles (comme c'est le cas par exemple pour des marques de lignes de sport s'associant l'image d'un champion) mais plutôt en rappels nonchalants des éléments qui ont conduit notre monde à son état d'équilibre actuel. En outre, la multiplicité même de ces figures était de nature à inhiber toute identification héroïque.

57 Voir à ce propos le site web de la firme : <<http://www.apple.com/>>.

58 «*I even work with some nihilists. They are nice guys who believe in nothing, literally.*» cité par Moore, 2000

59 Et en conséquence, que la connaissance est impossible, que les perceptions sont illusoire, voire qu'il n'y a pas de réalité externe à l'esprit. Il s'agit alors probablement de la forme la plus absolue de nihilisme : l'hypothèse solipsiste.

60 Derrida, 1982

61 «*One of our intuitions about pain is that whether or not one is in pain is a brute fact, not a matter of decision to serve the convenience of the theorist. I recommend against trying to preserve that intuition, but if you disagree, whatever theory I produce, however predictive and elegant, will not be in your lights a theory of pain, but only a theory of what I illicitly choose to call pain. But if, as I have claimed, the intuitions we would have to honour were we to honour them all do not form a consistent set, there can be no true theory of pain, and so no computer or robot could instantiate the true theory of pain, which it would have to do to feel real pain.*» (Daniel Dennett)

des Diogène. Ils vivent dans de coquets appartements et ont digéré ces déconstructions au mieux. S'il n'y a pas de vérité, il y a des recettes qui marchent ; s'il n'y a ni bien ni mal, il y a des actions qui posent des problèmes et d'autres qui font qu'on se sent bien⁶² ; s'il n'y a pas de dieu, il y a nous ; s'il n'y a pas de sens global, il y a des contenus locaux ; et peu importe si la texture de l'univers est distincte ou non de sa représentation actuelle⁶³. Ce sont les enfants des pragmatiques présentés par Richard Rorty⁶⁴.

Les postmodernes ont tenté de résoudre les angoisses existentielles en les vidant de leur contenu. En ce sens, par rapport au nihilisme nietzschéen⁶⁵, le postmodernisme est plus une réponse qu'un prolongement linéaire. Le caractère absurde de l'existence, désormais assimilé, n'est pas plus effrayant que la vacuité d'une promenade en forêt⁶⁶.

Cette analogie peut être développée : en effet, sans doute l'agrément d'une telle promenade doit-il beaucoup au caractère complexe d'une forêt et à l'absence d'analyse que nous déployons pour le décoder, lors d'une simple promenade. Il ne s'agit nullement d'une démission devant la complexité, mais d'un autre mode de confrontation... de système complexe à système complexe.

3.2. GÉRER LA COMPLEXITÉ

En effet, le modernisme s'est heurté de front au mur de la complexité. Créer un système pour décrire des sous-systèmes ne fait qu'ajouter un niveau de complexité. La structuration de langages et de systèmes de plus en plus complexes a ainsi dilué le message jusqu'à son anéantissement total.

- 62 La morale ne se justifie pas pour autant. Seulement, on a été élevé avec cette morale et à quoi bon s'en défaire, puisqu'elle nous conditionne si profondément tout en nous offrant un cadre de vie acceptable?
- 63 L'antifondationaliste américain Richard Rorty affirme clairement : «*Nothing grounds our practices, nothing legitimizes them, nothing shows them to be in touch with the way things are*» Rorty, 1986 (cité par Pratt, 1999)
- 64 «*Pragmatists think that the history of attempts to isolate the true or the Good, or to define the word "true" or "good", supports their suspicion that there is no interesting work to be done in this area. (...) This does not mean that they have a new, non-Platonic set of answers to Platonic questions to offer, but rather that they do not think we should ask these questions any more.*» (Rorty, 1982)
- 65 «*I praise, I do not reproach, [nihilism's] arrival. I believe it is one of the greatest crises, a moment of the deepest self-reflection of humanity. Whether man recovers from it, whether he becomes master of this crisis, is a question of his strength. It is possible...*» Nietzsche (cité par Pratt, 1999)
- 66 «*The absurd is not met with despair; rather it is a living with what is, a making the best of it, a relief from the burden of finding yourself as the goal of life; what remains is a happy nihilism.*» (Kvale, 1992 p. 38)

Sans doute est-ce la reconnaissance de la complexité⁶⁷ comme phénomène propre qui définit le mieux le postmodernisme. Analyser un système complexe revient à le démanteler et à lui ôter sa complexité. Le scalpel peut aider le médecin, pas le sociologue. L'outil analytique (*stricto sensu*) détruit la complexité plutôt que de la comprendre.

De la même façon, le complexe ne peut pas être réduit à des modèles plus simples⁶⁸. Les modèles de la complexité doivent nécessairement être tout aussi complexes. Les approches des systèmes complexes réalisées en intelligence artificielle sont très éclairantes sur le 'glissement de paradigme' évoqué plus haut⁶⁹.

La première approche (que j'appellerai *approche formelle*) est de développer un ensemble de symboles (représentant des concepts importants) et de lois (gouvernées par un système central de gestion reposant lui-même sur des lois plus générales : méta-lois) à même de définir (et donc de reproduire) un système complexe. Les partisans de cette approche classique⁷⁰ affirment donc que le langage ou les interactions sociales peuvent être réduits à un ensemble fini de symboles et de règles.

Le seconde approche repose sur le constat que le cerveau humain est à même d'appréhender des objets complexes sans se livrer à leur analyse systématique, et qu'il peut réaliser des généralisations sans développer de modèles selon une approche formelle. Sans nécessairement vouloir invalider l'approche formelle, *l'approche connexionniste*⁷¹ se veut plus pragmatique. Elle nécessite un grand nombre d'éléments (cellules, unités, neurones) densément interconnectés et disposant chacun d'un certain nombre d'états possibles (ce nombre pouvant être très petit, la plupart des réseaux fonctionnant sur des états binaires). L'état d'une unité est directement fonction de l'état des unités voisines et de règles simples d'inférence. Ces systèmes sont ouverts, dynamiques, non linéaires, localement récurrents et peuvent évoluer hors équilibre en dissipant une énergie externe⁷².

67 Encore faut-il s'entendre sur les termes. Le complexe et le compliqué sont deux notions distinctes. Pour reprendre l'image de Paul Cilliers, un Jumbo Jet est un système compliqué car une description précise de chacun de ses très nombreux éléments et des rapports qu'ils entretiennent les uns avec les autres peut être faite. À l'inverse, une organisation sociale, un langage naturel, les mouvements d'une mouche dans une pièce ou encore la mayonnaise sont des systèmes complexes car aucun plan global, aussi compliqué soit-il, n'a été rédigé. (Paul Cilliers, 1998)

68 Borges illustre le double tranchant de l'approche du complexe par un récit imaginaire. Un empire développa l'art de la cartographie à un point tel que le format de la carte de l'empire coïncide point par point avec le territoire (Borges, 1934 p. 107). La même idée se retrouve, sous la forme paradoxale d'une narration impossible, dans la nouvelle *Le Congrès* (Borges, 1975).

69 Kuhn, 1962 op cit.

70 Hofstadter, Serra, Chomsky, Fodor...

71 Penrose, 1989

72 Comme le vivant. (Prigogine et Stengers, 1979)

Les réseaux neuronaux⁷³ sont l'application la plus courante de l'approche connexionniste⁷⁴. De nombreux procédés l'utilisent dès à présent pour permettre la reconnaissance de formes (reconnaissance de caractères, identification vocale etc.). Leur étude expérimentale a permis de faire ressortir des caractéristiques plus précises :

- Comme tout système complexe, un réseau neuronal est capable d'auto-organisation. La découverte que des structures ordonnées puissent spontanément émerger d'un milieu indifférencié⁷⁵ a sans doute été le plus grand coup de pied au derrière du fondationnalisme. Aucun principe organisateur (Dieu etc.) n'est requis pour que l'ordre émerge localement. Au contraire, de nombreuses 'violations' locales d'entropie sont très simples à générer⁷⁶.
- Cette faculté d'auto-organisation leur permet de réagir et de s'adapter dans une certaine mesure à leur environnement. Un réseau neuronal est en conséquence dynamique et réactif.
- L'information est distribuée. Chaque élément s'ajuste en fonction des conditions locales. En outre, aucun élément ne possède de représentation de l'information en tout ou en partie, mais participe à dessiner une figure qui porte l'information globale.
- L'on observe des mécanismes de compétition et de coopération entre certaines unités lors de la phase d'apprentissage.
- Les interactions sont non linéaires. Une petite cause peut avoir de grands effets (effet papillon) tandis que de grandes modifications peuvent ne pas modifier la forme vers laquelle converge le système (attracteur étrange).
- Le sur-entraînement d'un réseau peut diminuer ses performances. Au contraire, l'ajout de bruit peut les améliorer.

Les différences entre l'approche formelle et l'approche connexionniste du complexe illustrent bien le fossé séparant une vision moderniste d'une vision postmoderniste. Le tableau suivant présente les principales divergences de ces approches.

⁷³ Une introduction aux réseaux neuronaux sort du cadre de cette essai. De nombreuses sources d'information sont disponibles sur Internet ("neural networks"). Une bonne introduction technique est réalisée par Rumelhart et McClelland (1990) et de larges analyses (divergentes) quant à leurs implications sont notamment réalisées par Hofstadter (1985) et Penrose (1989).

⁷⁴ Les automates cellulaires ou les algorithmes génétiques, par exemple, sont d'autres émergences du connexionnisme.

⁷⁵ Prigogine, 1973, 1979

⁷⁶ Jeu de la vie (Conways), attracteurs étranges (Poincaré, Hénon)...

APPROCHES	FORMALISME	CONNECTIVISME
<i>Variables</i>	logiques	numériques
<i>Organisation</i>	centralisée	distribuée
<i>Éléments</i>	Chaque symbole a une signification prédéterminée.	Chaque unité possède un état initial, mais ces états ne sont pas porteurs de sens.
<i>Niveaux lexicaux</i>	2 : le programme (les règles) actif manipule les données (les variables) passives.	1 : la valeur de chaque élément s'ajuste dynamiquement en fonction de celles des éléments connectés.
<i>Complexité du modèle variables est plus simple que</i>	L'information définissant règles et identique à celle du modèle. l'information du système à modéliser.	La complexité du réseau est
<i>Traitement</i>	séquentiel	parallèle
<i>État final</i>	L'état final (la réponse) est clairement déterminé par la mise en place des symboles et des règles définissant le système	Le système converge progressivement et de façon souvent non linéaire vers un pattern sans nécessairement parvenir à un état univoque et définitif.
<i>Apprentissage</i>	Aucun apprentissage n'est requis par le système. Toute l'information est présente dans les variables et règles initiales	Le système adapte la valeur de ses variables (leur 'poids') de lui-même (auto-organisation) par le biais d'un apprentissage dirigé.
<i>Robustesse</i>	Faible : l'absence d'un élément (règle ou variable) initial modifie généralement le système en profondeur.	Forte : l'absence d'une unité ne modifie que légèrement le temps d'apprentissage, mais non la pertinence du système.
<i>Capacité de généraliser</i>	Nulle : le système ne peut fonctionner que dans les limites définies par ses conditions initiales	Importante : après avoir été entraîné à gérer certaines formes, le système peut traiter des formes proches et non identiques.
<i>Modèle</i>	ordinateur classique	cerveau biologique
<i>Application-type</i>	système expert	reconnaissance de forme

De même, le postmodernisme tend à procéder de façon distribuée, sans chef d'orchestre, chacun se *syntonisant* de proche en proche. Le postmoderne est romantique en ce sens qu'il partage la même vision douce-amère et qu'il ne néglige pas la perception individuelle pour édifier les rapports au monde. Il est aussi moderne en ce sens qu'il admet que l'individu

n'est rien d'autre qu'un individu et que ce dernier se place dans de nombreuses autres perspectives.

En revanche, les fusions du programme et des données, de l'objet et du sujet, du message et du médium, de l'individuel et du collectif, amènent à une méfiance vis à vis de tout système formel de représentation⁷⁷. Cette méfiance est en outre amplifiée par une technologie émergente permettant la synthèse d'avatars de plus en plus difficilement distinguables de ce que les modernistes appellent la réalité.

L'arbitraire de termes comme 'artificiel' ou 'réalité' apparaît en pleine lumière et leur fait perdre toute substance. Les manichéismes se transforment en déterminismes. L'opposition homme/machine fait place aux concepts d'intelligence carbonée (pour un être humain ou plus généralement biologique) et d'intelligence silicium (pour un ordinateur). L'appellation d'intelligence artificielle devenant dès lors désuète⁷⁸. L'artificiel ne s'oppose plus au naturel, mais en devient le prolongement. De même, plutôt que d'opposer la connaissance à l'ignorance, on se référera plus volontiers aux concepts moins antinomiques d'information et de bruit.

Les vieilles tentations de définir, de cataloguer, de systématiser s'estompent. Le monde se vit, se perçoit, s'échange. L'homme n'est plus seulement en rapport au monde ; il en est une partie intégrante, consubstantielle.

Lytard, entre autres, a argumenté que la complexité des systèmes pouvait nécessiter un nouveau type de représentation de la connaissance. Il existe d'une part une crise de la représentation⁷⁹, et d'autre part une crise de la légitimation⁸⁰. Ces crises trouvent des échappatoires dans l'adoption d'une connaissance narrative. Celui qui a accès aux données peut les gérer dans son propre système de références. Les inconsistances, paradoxes et incomplétudes sont eux-mêmes des objets de connaissance.

77 Cette méfiance a trouvé en outre un allié fort dans le théorème d'incomplétude de Gödel (voir plus haut).

78 D'autant plus désuète que la plupart des débats sur la possibilité d'une 'réelle intelligence artificielle' ont une grande similitude avec l'ancienne question : "un objet plus lourd que l'air peut-il voler?". Y répondre ne nécessitait pas une démonstration scientifique : il suffisait de peser un oiseau. De même, à la question "une machine peut-elle être intelligente?", le postmoderne répond bien sûr, puisque le cerveau humain est intelligent.

79 Qu'est-ce qu'une représentation? Le modèle planétaire de l'atome n'était qu'une imposture utile, mais admissible en raison de la simplicité du modèle. Les systèmes complexes auxquels nous sommes confrontés ne nous permettent plus d'admettre, ni même de réaliser, de tels modèles. Nous cherchons désormais (voir plus haut) des outils pour des représentations globales.

80 Qui décide des conditions, valide les résultats et vérifie la consistance? Qui décide de ce qu'est la connaissance? Qui décide de ce qui a besoin d'être décidé? Etc.

3.3. VIDES ET MÉTAPHORES

L'idée que la réalité objective soit un leurre et que toute perception puisse s'identifier à une construction linguistique a été l'occasion de donner une résonance extraordinaire à toute une école déconstructiviste. Si la réalité est un fruit du langage, les sciences exactes elles-mêmes ont commencé à subir des assauts postmodernes. Considérées comme purement narratives, elles se sont vues récupérer par des philosophes, psychanalystes, sociologues, anthropologues et autres dans des échafaudages langagiers acrobatiques.

La complexification du langage allait de pair avec un déficit en contenu. Plus le langage se structurait, plus il devenait auto-référentiel et moins il avait besoin d'une assise externe... plus aussi il pouvait être ressenti comme un outil obscurantiste⁸¹ qui facilitait les révisi-onnismes de toutes sortes⁸². Toute expérience humaine peut être conçue comme purement linguistique⁸³.

Le post-structuralisme part du principe que le mot et son signifié ne peuvent avoir des rapports univoques et prédéterminés. Jacques Derrida a créé la notion de 'métaphysique de présence' dont ce sont les occurrences qui servent de liant au signifiant et au signifié⁸⁴. Ceci a une implication précise et importante : le langage peut alors se définir comme un système complexe (voir plus haut) et, en conséquent, ne peut sortir indemne d'une analyse ou d'une modélisation simplificatrice. Parallèlement, Saussure avait déjà donné à cette perspective une dimension connexionniste en mettant l'accent sur une représentation du langage en tant que sémiotique distribuée où le signifié de chaque signe est fonction de ceux avec lesquels il est en relation⁸⁵.

Cette dislocation du langage avec le 'réel' ouvrirait une boîte de Pandore. Si les signes ne sont plus ancrés dans le réel, si signifiants et signifiés ne s'articulent plus qu'autour de simulacres de présences, alors la tentation est grande de voir dans toute représentation une imposture. «*L'absence de contenus significatifs*, écrit Lyotard, *entraîne un pensiero debole (Vattimo), où des simulacres de sujet échantent des simulacres d'objet (Baudrillard), sous la seule condition 'démocratique' que la conversation ne soit pas entravée (Rorty)*⁸⁶.»

81 Dans *The Crusade against Reason*, Pat Duffy Hutcheon cite à ce propos Epicure : «*Fools admire and like all things the more which they perceive to be concealed under involved language; and determine things to be true which can prettily tickle the ears and are varnished over with fine-sounding phrases.*» (Hutcheon, 1997)

82 Négation ou atténuation de la Shoah ; Enseignement des théories évolutionnistes en tant qu'opinions mises sur le même pied que le créationnisme ; Reconnaissances officielles de 'médecines douces' ou 'parallèles' non validées expérimentalement etc.

83 «*It is only in language that one can mean something by something.*» (Wittgenstein, cité par Rorty, 1982)

84 «*Since the trace is not a presence but the simulacrum of a presence that dislocates itself, displaces itself, refers itself, it properly has no site – erasure belongs to its structure.*» (Derrida, 1982 p. 24)

85 Saussure, 1974

86 Lyotard, 1993 (cité par Timmermans, 2000)

Plus grave encore est d'admettre notre inaptitude à vivre sans représentations et d'adopter l'acceptation de tout et n'importe quoi. L'idée que la lune soit en fromage blanc devient alors aussi défendable que le théorème de Pythagore, et le philosophe est seulement celui qui «dit juste quelque chose.»⁸⁷

En outre, la perte du statut protégé de l'observateur en sciences exactes avait déjà poussé de nombreux postmodernes des sciences humaines à vouloir supprimer la frontière entre sciences exactes et sciences humaines, celle-ci devenant à leurs yeux aussi dommageable et infondée que le Mur de Berlin⁸⁸. Certains y ont vu une tentative de déconstruction de toute rationalité⁸⁹.

Pour ce postmodernisme radical, l'absence de réalité objective rend cette réalité purement culturelle et toute connaissance du monde devient dès lors purement narrative ; tout fait est interprété⁹⁰ ; toute méthodologie scientifique est dogmatique ; et toute tentative d'en sortir ne peut être que libératrice⁹¹. A l'extrême, l'on a pu voir dans le monde même une construction langagière, retrouvant par ces voies détournées un solipsisme comparable à celui du Roi Rouge dans *Through the Looking-Glass and What Alice Found There*⁹².

Il devenait dès lors facile de se servir de cadres politiques ou idéologiques pour valider des données scientifiques. En leurs temps, le christianisme condamna Copernic, Galilée ou Bruno ; le nazisme fustigea la 'science juive' à laquelle appartenait Einstein et mit en avant Horbigger ; le même mécanisme poussa le stalinisme à introniser Lyssenko. Désormais, le postmodernisme mettait la physique quantique en balance avec le taoïsme, défendait

87 «.../ might just be saying something» (Rorty, 1979 p. 371)

88 Une tendance similaire, toutefois plus modérée, émergeait aussi dans les sciences exactes. En 1973, Ilya Prigogine écrivait : «Whatever the future of these ideas [irréversibilité et systèmes dissipatifs], it seems to me that the dialogue between physics and natural philosophy can begin on a new basis. I don't think that I can exaggerate by stating that the problem of time marks specifically the divorce between physics on one side, psychology and epistemology on the other... We see that physics is starting to overcome these barriers.» (Prigogine, 1973 pp. 590-591)

89 «It is naive to believe that it is not the rational attitude itself that is really challenged by postmodernism.» (Sokal et Bricmont, 1998 p. 203)

90 «There exists no standard method for measuring and comparing knowledge within different language games and paradigms ; they are incommensurable.» (Kvale, 1992 p. 35)

91 «Our language games no longer require metanarratives to justify the utterance made in them. No legitimation is necessary beyond expediency. The production of knowledge is analyzed in terms of discontinuity, plurality and "paralogy" (logically unjustified conclusions). Justification, system, proof and the unity of science do not longer hold.» (Lyotard, 1979)

92 "He's dreaming now," said Tweedledee: "and what do you think he's dreaming about?" Alice said, "Nobody can guess that." "Why, about you!" Tweedledee exclaimed, clapping his hands triumphantly. "And if he left off dreaming about you, where do you suppose you'd be?" "Where I am now, of course," said Alice. "Not you!" Tweedledee retorted contemptuously. "You'd be nowhere. Why, you're only a sort of thing in his dream!" "If that there King was to wake," added Tweedledum, "you'd go out – bang! – just like a candle!" (Carroll, 1862)

l'idée d'une science féministe⁹³ et s'interrogeait sur l'influence que peut avoir la sociologie sur les gènes. L'on pût par exemple définir l'anthropologie comme un instrument d'expansionnisme Américano-Européen⁹⁴ ou comme une idéologie déguisée visant à la domination de peuples opprimés⁹⁵.

Le danger de ce relativisme peut s'incarner dans une citation que l'on pourrait croire post-moderne : «*From the fact that [science is an ideology enforced by those with the power to do so, and] all ideologies are of equal value, that is... mere fictions, the modern relativist infers that everybody has the right to create for himself his own ideology and to attempt to enforce it with all the energy of which he is capable.*» L'auteur de cette phrase⁹⁶ n'est pas Jacques Derrida mais Benito Mussolini⁹⁷, en 1921!

Il serait cependant très réducteur d'assimiler le postmodernisme à ce type de paradigme. Il est de fait bien plus large que le Landerneau des sciences sociales pourrait le laisser croire et ses productions caricaturales constituent une frange bien encombrante du postmodernisme. Ne jetons pas le bébé avec l'eau du bain.

Il n'en reste pas moins que si la coexistence de discours divergents – inhérente aux conclusions de Saussure et, plus tard, de Derrida – ne pose guère de problème fondamental en art et en sciences humaines, on comprend aisément qu'elle se heurte de front aux sciences exactes et à l'expérience directe. Le malentendu réside dans le fait que l'absence de point de référence ultime (d'un méta-langage ultime) ne valide pas tout et n'importe quoi. Lyotard a tracé un certain nombre de pistes pour réconcilier la connaissance scientifique avec la connaissance narrative⁹⁸. La double inconséquence est d'une part de regretter que le savoir n'est plus principalement narratif, et d'autre part de chercher dans le langage narratif le support perdu du savoir scientifique⁹⁹.

Comme le résume Paul Cilliers, «*La connaissance scientifique, comme le tissu social, s'auto-organise de manière que seuls les récits faisant une différence réelle seront perpétués. Il n'y a pas de raison de craindre, comme le font certains modernistes, que cela conduise à une connaissance plus restreinte ou moins fiable qu'une approche conservatrice.*» Certes, mais l'on comprend

93 «*I am suggesting that a feminist science practice admits its political progressive considerations as relevant constrains of reasoning.*» (Longino, 1990)

94 Asad, 1973

95 Foucault, 1972

96 citée par Hutcheon, 1997

97 Cela semble un invariant des doctrines totalitaristes. Les nazis faisaient une promotion très médiatique d'une médecine 'holistique' et d'une vie 'naturellement saine' opposée à une médecine scientifique qualifiée de 'Juive' (Weissmann, 1996). L'on se souvient aussi d'Hitler assurant que nous n'avons nul besoin d'un monde cohérent.

98 La principale distinction est la nécessité pour la connaissance scientifique d'intégrer des règles de validation. Cependant, il est illusoire de penser que ces règles ressortent de quelque méta-règles ni même que le système atteindra une complétude ou une cohérence. Ce dont les plus modernistes des scientifiques sont, depuis Popper et Gödel, bien conscients.

99 Lyotard, 1979 p. 47

l'appréhension de certains scientifiques : une science déboulonnée de ses principes de légitimisation n'est plus guère qu'une idéologie¹⁰⁰, comme nous l'avons vu plus haut.

L'implication morale ou éthique, à défaut d'être une fin en elle-même, est un outil de valorisation ou de sauvegarde. La morale et l'éthique deviennent utilitaires, acquérant par là une justification réelle. Ceci distingue nettement les postmodernes des nihilistes, ces derniers déduisant de l'absence de signifiant absolu et de méta-langage ultime une indifférence égale, toute chose devenant irrelevante et vaine.

3.4. RÉALITÉ, SIMULACRES ET PHOTOS DE MARIAGE

La mise en représentation est une autre forme de vide. Le père filme la naissance de son fils. Il échange son expérience directe contre une représentation qu'il imagine identique à l'épiphanie qu'il veut représenter et que, ce faisant, il empêche. L'on sait aussi que l'événement n'existe pour une société que s'il est relayé par des médias. Les preneurs d'otages, les manifestants, les politiques, les artistes, les entreprises cherchent une couverture médiatique à même de leur assurer une existence sociale.

De plus en plus, les médias se mettent eux-mêmes en scène. L'on fait des émissions traitant d'anciennes émissions, des bêtisiers des auto-analyses et autres florilèges. Les journalistes s'interviewent les uns les autres, et demandent des analyses géopolitiques à des acteurs ou à des sportifs donc chaque passage médiatique permet de renégocier des contrats de sponsoring pour des événements où ils seront purement en représentation. La représentation est à la fois le moteur et l'enjeu de tout événement artistique, sportif, politique, économique et, plus largement, culturel.

Une tendance parallèle génère des émissions de représentation directe où des individus sont filmés dans des situations données¹⁰¹. L'on veut filmer la vie telle qu'elle est et, ce faisant, l'on pousse cette dernière à se définir en fonction de ses représentations. La dimension culturelle s'estompe, les acteurs ne suscitant l'intérêt que par le seul fait qu'ils soient acteurs. L'objet représenté se perd dans les jeux de reflets que se lancent des miroirs grossiers. La représentation elle-même devient objet de représentation¹⁰². Cependant, ici encore, il n'y a aucune perte de contenu mais dilution dans une inflation médiatique.

À la dichotomie moderniste de l'objet et du sujet succède un large spectre postmoderne. Indépendamment de toute question sur la réalité objective d'un monde, l'objet et le sujet sont reliés par un spectre probablement continu¹⁰³. Ces strates (hypothèse d'un spectre discontinu) ou ces couleurs (hypothèse d'un spectre continu) qui relie l'objet au sujet

100 Lyotard, 1979 p. 64

101 Big Brother, home-videos, real-TV...

102 Nous avons de plus en plus une impression similaire à celle du visiteur d'un palais des glaces dans une fête foraine, qui observe avec fascination sa propre image déformée.

103 Une division chromatique arbitraire pourrait en être : (l'objet / notre objet / mon objet / ma représentation / notre représentation / la représentation). Nous rejoignons ici l'idéalisme que les déconstructivistes évitent.

sont des objets et des sujets en eux-mêmes, de telle sorte qu'il n'est pas absolument toujours nécessaire de faire la jointure entre l'objet et le sujet, mais qu'une approche peut s'avérer satisfaisante.

Ce faisant, nous dégageons des entités qui ne sont pas les objets de connaissances primitivement considérés, mais que nous pouvons percevoir en tant que telles. Ce sont les simulacres. Les jeux de la société postmoderne ne sont ni les échecs ni les jeux de guerre, mais des générateurs de simulacres. L'on construit sa ville¹⁰⁴, sa planète, sa société voire son univers. Les créatures sont sujettes aux paramètres fixés et en dépendent globalement sur le long terme. Localement et sur le court terme, le probabilisme joue son rôle et les simulacres échappent à tout contrôle individuel.

L'utilisation de placebos fait partie de toute expérimentation pharmaceutique et des techniques de suggestion intègrent la médecine académique. Nous sommes à l'aube de synthétiser des intelligences informatiques satisfaisant au Test de Turing¹⁰⁵ et les modernistes sont dès à présent obligés d'adopter des définitions de l'intelligence de plus en plus holistiques afin d'interdire à l'ordinateur toute future égalité ou supériorité à l'intelligence humaine¹⁰⁶.

Pour un sujet donné, il y a par définition identité entre un objet et un simulacre de cet objet. Si le sujet n'est pas un individu, mais un groupe, la déconstruction du simulacre sera d'autant plus difficile. La technologie génère des simulacres d'un nouveau genre : des simulacres d'objets possibles dont l'existence réelle tend à devenir une donnée superflue¹⁰⁷.

Il suffit désormais au sujet de plonger la main dans le spectre qui le sépare de l'objet jusqu'à ce que ce qu'il tient en main lui semble remplir le rôle recherché. Dès lors pourrait-on croire, la distinction entre objet et simulacre perd toute raison d'être. Cependant, les habitudes tenaces et le scepticisme ancestral confèrent aux simulacres une empreinte angoissante sur nos rapports aux mondes¹⁰⁸. Chaque âge crée ses fantômes.

104 SimCity fut le premier logiciel grand public du genre, suivi par Creatures et de nombreux autres.

105 Le test mis au point en 1950 par Alan Turing pour déterminer si un ordinateur est intelligent est conceptuellement très simple. En gros, un expérimentateur doit avoir une longue et libre discussion par l'intermédiaire d'un terminal. Si, à la fin de la conversation, l'expérimentateur n'est pas capable de dire si son interlocuteur est un ordinateur ou un être humain, l'ordinateur peut être dit intelligent.

106 Il y a une décennie, l'idée que l'ordinateur puisse battre l'humain aux échecs était très audacieuse, voire blasphématoire. Désormais, les arguments en faveur d'une suprématie indéboulonnable de l'esprit humain sur la machine ne peuvent être que d'ordre religieux.

107 Par exemple Max Headroom, le premier disc jockey virtuel ; Lara Croft, héroïne de jeu, Ananova, présentatrice d'actualités sur le web, mais aussi les personnages virtuels dans les hôpitaux pour enfants, les Tamagoshi, les Furby, les chiens électroniques, les 'guerres' de robots. Autant de simulacres d'entités plausibles suscitant des rapports différents de ceux que l'humain entretenait avec l'image ou la machine.

108 Voir certaines nouvelles de Philip K. Dick, et plus particulièrement *Do Androids Dream of Electric Sheep?* (Dick, 1968) et le film *Blade Runner* que Ridley Scott en a adapté en 1982.

«*Toute civilisation est une conjuration*» écrit John Buchan¹⁰⁹. Que se passe-t-il lorsque cette conjuration est évanouie? Comment réagir lorsque nous constatons que les conjurés ne sont autres que nous-mêmes? La conjuration est-elle annihilée, ou simplement conscientisée? Les postmodernes se distinguent des nihilistes en privilégiant la seconde hypothèse, tout en sachant que rien ne sera plus comme avant et qu'il est possible désormais de faire l'économie de bien des discours et d'une grande partie du décorum.

3.5. LES CHANTS DU POMO

Susan Sontag concluait son essai *Against Interpretation*¹¹⁰ avec panache : «*In place of an hermeneutics, we need an erotics of art.*» Mais où y a-t-il incompatibilité? N'y a-t-il pas place pour une érotique se nourrissant de connaissance, ou pour une connaissance sublimant des pulsions érotiques? Le plaisir des Proustiens éclipe-t-il celui des Borgesiens?

Tandis qu'une force pousse le postmodernisme à se définir comme en rupture avec le modernisme, une poussée contraire tend à lui faire fuir non seulement les anciens référents mais plus généralement tout système formel. Le postmodernisme est réactionnaire tout en pratiquant l'esquive.

Les compositeurs et écrivains modernes avaient voulu abattre le système en place (tonalité p. ex.) comme un arbre cachant une forêt. L'arbre abattu, ils trouvèrent un désert qu'ils tentèrent d'aménager. En musique comme en architecture, le modernisme était avant tout l'expression d'une passion pour la recherche de nouveaux langages¹¹¹, et les débuts¹¹² du postmodernisme furent une réaction particulièrement violente contre le modernisme.

Cette force réactionnaire s'est cependant avérée n'être que l'impulsion nécessaire à l'avènement d'un cadre créatif nettement plus riche et se définissant par lui-même. Les seules frictions résiduelles ne concernent plus guère que les modernistes tardifs tels que Milton Babbitt, Pierre Boulez ou Karlheinz Stockhausen. L'argument seul que les modernistes se mirent en rupture du passé suffit à calmer les plus radicaux des postmodernes.

Ainsi, positionnés clairement en dehors de tout système dodécaphonique, les compositeurs postmodernes refusent désormais de condamner ce dernier directement. Au contraire, beaucoup tentent même de lui trouver, non une justification, mais une utilité. "Il faut avoir étudié le sérialisme pour ne pas composer de pièces sérielles" entend-t-on régulièrement. Sans doute la liberté doit-elle s'apprendre.

109 Buchan, 1916

110 Susan Sontag y plaide pour une expérience directe de la chose artistique, l'interprétation étant selon elle une revanche de l'intellect sur l'art. «*A work of art is a thing in the world, not just text or commentary on the world.*» On pourrait cependant considérer qu'il en est de même pour l'interprétation... (Sontag, 1964)

111 «*A blessed rage for order.*» op. cit.

112 Très étagés dans le temps : la musique y est lanterne rouge comme le souligne Boudewijn Buckinx. L'histoire de la musique ne suit pas l'histoire des courants dominants. (Buckinx, 1994 p. 10)

Par ailleurs, les distinctions entre 'haute' et 'basse' cultures, que le modernisme fit exploser n'ont pas été réinstaurées, de même que les distinctions arbitraires des genres. Citations et inspirations se croisent dans des créations populaires et élitaires, de même que pastiches et parodies. Le discours peut être éclaté, récursif, répétitif... ou simplement linéaire.

Tout compte fait, bien que le postmodernisme musical s'affirme parfois comme purement réactionnaire aux anciens diktats modernistes, il n'est nullement une régression aux langages prémodernistes. Les écoles minimalistes (Steve Reich, Philip Glass...), le théâtre musical (Mauricio Kagel, Piotr Lachert...), le conceptualisme (John Cage...) ou le poly-stylisme (Alfred Schnittke, Michel Lysight, Gilberto Mendes...) sont parties intégrantes des compositions postmodernes. Cette ouverture n'est pas seulement verticale, mais aussi horizontale. La musique de variété, la musique ethnique¹¹³ voire même la politique¹¹⁴ et les mathématiques¹¹⁵ peuvent désormais trouver place dans le discours musical, mais comme simples éléments compositionnels sans revendiquer de rôle central. Parallèlement, la musique de variété intègre des thèmes de Chopin, Bach etc.

"Le problème du langage est un faux problème" affirment les compositeurs postmodernes. Eux aussi, recherchent une érotique de l'art et voient dans toute herméneutique le spectre du modernisme. Dès lors, la modernité sérielle n'est pas condamnable ; elle est au minimum une contrainte inutile ; au pire une perte de temps. Mais alors, quel système employer? Peu importe. Inventez le vôtre si ça vous chante. L'important est d'avoir une émotion à communiquer. L'idée, certes naïve¹¹⁶, est que la musique doit parler d'elle-même. Nous sommes loin de la condition moderne définie par Lyotard comme la définition de ce qui a le droit de se dire et de se faire dans la culture¹¹⁷. Nous sommes loin aussi des longs discours théoriques du postmodernisme scientifique¹¹⁸ pour lequel le langage constitue la réalité plus qu'il ne la décrit. Ici au contraire, l'on veut dissoudre le langage autant que possible... mais dans quoi le dissoudre?

Probablement dans l'inconscient. Le langage, tant musical que littéraire, doit être transparent mais aussi rationnel¹¹⁹. Il peut aussi jouer avec lui-même, mettre l'accent sur ses propres incomplétudes ou contradictions, se mettre en abîme et générer des métalangages. L'oeuvre s'ouvre et il est de moins en moins aisé de la délimiter. Ceci rend possible des jeux.

113 Influence de Steve Reich, mais aussi de Peter Gabriel, eux-mêmes influencés par la musique pygmée et industrielle (pour le premier) et par des créations beaucoup plus diffuses (world-music) pour le second.

114 Frank Zappa, Phil Glass, Gilberto Mendes...

115 Les fractales bien sûr, mais aussi la microtonalité, ou des éléments de la théorie des nombres (primalité, série de Fibonacci, bifurcation de Feigenbaum etc.)

116 «Nous interprétons.» (Buckinx, 1994, p. 65)

117 Timmermans, 2000, p. 3

118 Boudewijn Buckinx, compositeur et spécialiste de la musique postmoderne, m'a confié : «*Mais pourquoi parle-t-on tant de musique? Quand mes pièces ont été jouées, j'aimerais que l'on sorte de la salle de concert comme d'un restaurant en disant simplement "C'était bon!"... si tel est le cas.*»

La fragmentation du sens et la limitation du langage ne sont plus tragiques mais ludiques, jouissives.

Ceci nous ramène à la notion de simulacres. L'on affirme volontiers que la société post-moderne ne produit plus d'originaux mais seulement des copies¹²⁰. De fait, les mécanismes de recyclage, de récupération et d'anthropophagie sont omniprésents. A première vue, le signifiant passe au premier plan et le signifié tend à disparaître. En fait, les jeux de l'un et de l'autre deviennent eux-mêmes porteurs de sens.

Autre fait significatif, à l'image des Romantiques ou des artistes de la Renaissance, les compositeurs postmodernes se réclament souvent d'une tradition ; ils veulent renouer le lien rompu par le dodécaphonisme et l'on sent des sympathies à la fois pour le système tonal, système rigide, limité¹²¹ et figé s'il en est, et pour des figures libératrices comme John Cage ou Mauricio Kagel.

Les critiques à l'égard des créations postmodernes ne sont pas d'un autre ordre, la plus courante d'entre elles étant le manque de nouveauté et d'innovation. L'on reproche aussi au postmodernisme musical son manque d'unité. De fait, il n'y a guère d'école postmoderne ; comment cela se pourrait-il lorsque l'essence même du postmodernisme consiste à déconstruire la normalité? Un autre trait dérangeant est le peu de prise qu'offrent les créations postmodernes à la critique. Baudrillard y oppose une réponse qui fait étrangement écho à l'appel de Sontag : «*À la théorie critique, écrit-il, il faut substituer une théorie ironique.*»¹²²

3.6. MÉDIAS ET CULTURE

À la différence des précédents paradigmes, le postmodernisme génère ses propres média. Le multimédia apparaît non seulement comme une réponse à la gestion de la complexité mais aussi comme un facteur de redécoupage culturel.

Les anciens médias ont du mal à s'adapter. Le poids qu'ils ont donné au formatage leur confère une inertie handicapante : les publicités télévisuelles des lessivielles possèdent un format universel, mais sont traduites pour chaque culture ; les coffrets de disques compacts doivent avoir des dimensions bien précises pour pouvoir être proposés à la vente ; leur coût dépend de leur durée bien plus que de leur contenu ; les films cinématographiques doivent avoir des durées de plus en plus strictes, différentes des créations télévisuelles pour lesquelles le script doit permettre l'insert d'écrans publicitaires etc. Leur principale réaction est de recourir à des partenariats de façon à garder une taille critique suffisante face à ce

119 Même si les créateurs se disent volontiers mal à l'aise avec cette rationalité, celle-ci est sous-jacente en tant que préoccupation –parfois inconsciente– à tout langage créatif postmoderne.

120 Jean Baudrillard, 1986

121 Mathématiquement parlant.

122 Baudrillard, 1986

nouveau type de culture globale, multiforme et décentralisée¹²³. Ils offrent à leur tour des programmes interactifs, et adaptés dans leur forme et dans leur contenu, tout en privilégiant l'adaptation de concepts qui ont déjà fait recette par rapport aux créations originales et en restant prisonniers de leurs propre structure.

L'avènement d'une culture globale, d'un *Village planétaire*¹²⁴ et de la mondialisation des média a souvent été craint comme un facteur d'homogénéisation et de pensée unique. Certes, les paramètres géographiques et sociaux ont perdu de leur force identitaire¹²⁵. En revanche, la multiplication exponentielle des médias a obligé ceux-ci à creuser de nouvelles niches, parfois très pointues¹²⁶. De telle sorte que les mass media se voient accompagnées de plus en plus de niche media.

En outre, Internet a participé à ce nouvel axe de fragmentation médiatique en rendant possibles les média inter-personnels. Webcams, sites web, rings, listes de diffusion, chat et groupes coopératifs occupent une frange de plus en plus large du trafic Internet.

Le jeu s'opère dès lors entre une tendance réactionnaire de récupération des hypermedia, et une mouvance distribuée et multiculturelle (selon les anciennes acceptions de la culture) qui fait de ces médias non seulement des vecteurs du postmodernisme, mais surtout des éléments structurants et des moteurs de développement du mouvement.

En conséquence, le postmodernisme fait subir un dégauffrage à la culture en gommant ses strates verticales (disciplines, formes...) et horizontales (média, lieux d'application, lignage culturel pur...) pour lui substituer un réseau de type neuronal (interdisciplinarité, polystylisme, multimédia, délocalisation, influences croisées...).

Les caractéristiques des réseaux neuronaux doivent apaiser les craintes d'une homogénéisation de la culture. Au contraire, des formes très claires et novatrices pourront apparaître, même si l'on ne peut les rattacher à tel courant, à telle école, à tel milieu ou à tel média.

Une autre appréhension pointée : celle que ces créations (dans le champ artistique par exemple), privées d'influences directes visibles, apparaissent comme 'désincarnées' et 'artificielles'. Je pense que la caractéristique qu'ont certains systèmes complexes à générer une réponse en fonction de l'influence du milieu, sans que la relation soit linéaire, permet de minimiser ce risque.

Est-ce la fin de l'œuvre d'art, existant en tant qu'objet délimité dans l'espace et/ou dans le temps? Est-ce la fin du média en tant que vecteur pur d'information? Est-ce la fin des

123 «Postmodern methods (like the World-Wide Web) will engender a new type of global culture. This culture is a decentralised field, a mosaic of nations and people. Hence, postmodernism is per definition multi-cultural, pluralistic and eclectic.» (van den Dungen, 1996)

124 McLuhan et Powers, 1989

125 À tel point que The Economist ait suggéré de cerner le pouvoir d'achat des monnaies à travers une comparaison du prix du Big mac des chaînes Mac Donald. (Boyer, 2000)

126 La plupart des religions possèdent leur(s) chaîne(s) de télévision, sites web, listes de diffusion, organe de presse écrite, groupes de discussion. L'on a vu apparaître des chaînes de télévision sur des thématiques de plus en plus précises, certaines s'adressant même aux animaux de compagnie.

dimensions historiques, géographiques et ethniques en tant que principales structures des identités culturelles? Est-ce la fin de l'éthique et de la morale? Le mouvement postmoderne pousse en ce sens, mais la résistance est forte sans toutefois être homogène

4. DOWN TO POPOMO ¹²⁷

Le postmodernisme constitue-t-il l'avant-garde d'un modernisme du XXI^e siècle, comme le prédit Umberto Eco? Ou au contraire, conduira-t-il à un irrationalisme¹²⁸? Quelles forces sont en présence?

Il y a tout d'abord une envie de démission devant la complexité et une appréhension envers les simulacres : le monde était bien plus simple avant, et peu importe si cette simplicité était factice et limitait nos rapports au monde. Il y a aussi une nostalgie formidable ; celle d'un monde où le beau s'affichait dans les musées ; où l'analyse menait à la compréhension ; où l'autorité détenait la vérité. La nostalgie d'un monde balisé de la naissance à la mort, où fleurissent les récompenses et tombent les châtiments. La nostalgie d'un monde dont chaque élément est intelligible pour peu que l'on s'en donne les moyens.

Mais le postmodernisme n'est pas plus un choix que les étapes qui l'ont précédé, et la nostalgie est un sentiment que rien, jamais, ne peut satisfaire. Cette nostalgie peut étouffer le postmodernisme et structurer la connaissance autour d'outils dont l'efficacité masquera les imperfections et les imprécisions. Ce nouveau modernisme devra résoudre les difficultés ayant mené au postmodernisme actuel. S'il y arrive, le pomo n'aura été qu'un peu de vent dans les cheveux.

Mais les difficultés pour placer le postmodernisme entre deux parenthèses semblent énormes. La gestion du complexe, la perte des valeurs de base, les échecs du modernisme et le théorème de Gödel ne seront pas de minces problèmes à surmonter pour édifier un néo-modernisme. Et bien sûr, face à la nostalgie moderniste se dresse une tendance irrationnelle, presque religieuse des sciences sociales postmodernes.

Parallèlement, l'effritement du socle de la réalité et l'apparition des simulacres comme moteurs de connaissance et d'action apportent un parfum de poésie particulièrement enivrant. Une ivresse comparable provient de la mise en abîme de l'être humain. L'intelligence artificielle s'attache à déconstruire les mécanismes de conscience ; la génétique ouvre la porte à un remodelage du corps ; les nanotechnologies permettent d'envisager des interfaces homme-machine in vivo... La conception Nietschéenne de l'homme en tant qu'objet devant être dépassé se voit technologiquement concrétisable et un transhumanisme est en émergence.

En outre, l'efficacité des technologies d'information distribuée, la réussite des nouveaux types de gestion économique-politique et, plus généralement, le développement d'outils efficaces de gestion du complexe font désormais parties intégrantes du développement de

127 «Oooh I wanna take you down to Kokomo
We'll get there fast
And then we'll take it slow
That's where we wanna go»
(The Beach Boys, 1988)

128 Habermas, 1985

la civilisation. C'est avec eux, et de plus en plus *par* eux, que nous évoluerons, que ce soit vers un néomodernisme ou vers un transhumanisme poétique, voire gothique.

Think globally, act locally est un credo postmoderne. L'application locale d'une vision postmoderne est plus naturelle dans les connaissances narratives que dans les connaissances scientifiques. L'on peut rêver à un partage de territoire où les affrontements ne seraient que frontaliers. L'image du postmodernisme passe pour libératrice en musique classique, dictatoriale dans les sciences sociales et hérétique dans les sciences exactes. Peut-être s'esquissent là trois des pôles d'une topologie qui doit encore se préciser.

La carte qui se dessinera sera dynamique et précieuse ; ce sera celle de nos rapports au monde.

Je gage aussi qu'elle sera complexe, à l'image de ce que le postmodernisme nous aura appris à comprendre et à aimer.

RÉFÉRENCES

- Anderson, Walt (1995) *The Truth About the Truth*. New Consciousness Reader
- Asad, Talal (1973) *Anthropology and the colonial Encounter*. Ithaca Press, London.
- Bakunin, Mikhael (1842) *Reaction in Germany*. Deutsche Fahrbücher, Dresden.
- Baudrillard, Jean (1986) *Masses et postmodernité*. in *Pré-textes*. Méridiens Klincksieck, Paris.
- Borges, Jorge Luis (1934) *Histoire universelle de l'infamie / Histoire de l'éternité*. 10/18, Paris.
- Borges, Jorge Luis (1956) *The garden of forking paths*. in *Ficciones*. Emecé Editores, Buenos Aires.
- Borges, Jorge Luis (1975) *Le congrès*. in *Le livre de sable*. Gallimard, Paris
- Boyer, Jacques (1999) *La globalisation : mythes et réalités*. Actes du GERPISA n°18. Université d'Evry-Val d'Essonne, Evry.
- Buckinx, Boudewijn (1994) *De kleine pomo of de muziekgeschiedenis van het postmodernisme*. Alamire muziekuutgeverij, Peer.
- Buchan, John (1913, 1916) *The Power-house*. William Blackwood and Sons, Edinburgh.
- Camus, Albert (1942) *Le mythe de Sisyphe*. Gallimard, Paris.
- Carroll, Lewis (1862) *Through the looking-glass and what Alice found there*. Electronic Text Center, University of Virginia Library, Internet.
- Cilliers, Paul (1998) *Complexity & postmodernism*. Routledge, London.
- Derrida, Jacques (1982) *Margins of philosophy*. Harvester Press, Brighton.
- Dick, Philip K. (1968) *Do androids dream of electric sheep?* Doubleday, New York.
- Foucault, M. (1972) *The archaeology of knowledge*. Harper, New York.
- Freud, Sigmund (1950) *Project for a scientific psychology*. in *Standard Edition Vol. 19*, pp. 281-397. The Hogarth Press, London.
- Gepi, Albert (1990) *The genealogy of postmodernism: Contemporary American poetry*. *The Southern Review*, Summer 1990, pp. 517-541 Baton Rouge.
- Heidegger, Martin (1955) *Was ist die Zeit*. in *Aus der Erfahrung des Denkens*. Klostermann, Frankfurt.
- Hofstadter, Douglas (1985) *Gödel Escher Bach, Les brins d'une guirlande éternelle*. InterEditions, Paris.
- Hutcheon, Pat Duffy (1997) *The crusade against reason*. British Columbia Humanist Association, British Columbia.

- Kaczynski, Theodore (1995) *Industrial society and its future*. Internet. <<http://www.unabombertrial.com/manifesto/index.html>>
- Klages, Mary (1997) *Postmodernism*. Internet. <<http://www.colorado.edu/English/ENGL2012Klagesz/pomo.html>>
- Kuhn, Thomas (1962) *The structure of scientific revolutions*. University of Chicago Press, Chicago.
- Kvale, S. (1992) *Postmodern psychology: A contradiction in terms?* in *Psychology and Postmodernism*. Sage Newburty Park, California.
- Longino, H. (1990) *Science as social knowledge*. Princeton University Press, Princeton.
- Liotard, Jean-François (1979) *La condition postmoderne*. Les Éditions de Minuit, Paris.
- Liotard, Jean-François (1993) *Moralités postmodernes*. Galilée, Paris.
- Matthews, William J. (2000) *Let's get real: The fallacy of post modernism*. Internet. <http://www.unix.oit.umass.edu/~shamrock/recent_publications.htm>
- McLuhan, Marchall et Powers, Bruce R. (1989) *The global village : transformations in world life and media in the 21st century*. Oxford University Press, New York.
- Moore, Charles W. (2000) *Nihilism and postmodernism on the Mac web and elsewhere*. Applelinks.com, Internet.
- Mosseau, Jacques (1968) *La mort du père*. in *Le Nouveau Planète n°1*. Planète, Paris.
- Nietzsche (1880) *The will to Power : Attempt to a revaluation of values*. Random House, New York.
- Penrose, Roger (1989) *The emperor's new mind*. Oxford University Press, Oxford.
- Popper, Karl (1934, trad. 1959) *Logic of scientific discoveries*. Harper Torchbooks, New York.
- Pratt, Allan (1994) *The dark side: Thoughts on the futility of life from the ancient Greeks to the present*. Citadel Press, New York.
- Pratt, Allan (1999) *Antifoundationalism and nihilism*. The Internet Encyclopedia of Philosophy, Internet.
- Prigogine, Ilya (1973) *Time, irreversibility and structure*. in *Physicist's conception of nature*. D. Reidel Publications, Dordrecht/Boston.
- Prigogine, Ilya et Stengers, Isabelle (1979) *La nouvelle alliance*. Gallimard, Paris
- Rorty, Richard (1982) *Consequences of pragmatism*. University of Minnesota Press, Minnesota.
- Rorty, Richard (1979) *Philosophy and the mirror of nature*. Princeton University Press, Princeton.

- Rorty, Richard (1986) *From logic to language to play*. Proceedings and Addresses of the American Philosophical Association n° 59 pp. 747-753, New York.
- Rumelhart, David E. et McClelland, James L. (1990) *Parallel distributed processing: Explorations in the microstructure of cognition*. MIT Press, Cambridge.
- Salomon, Larry (1999) *What is postmodernism?* Internet.
<<http://www.azstarnet.com/~solo/postmod.htm>>
- Sandbothe, Mike (1998) *Media temporalities in the Internet: Philosophy of time and media with Derrida and Rorty*. JCMC 4 (2).
- Saussure, Ferdinand de (1974) *Course in general linguistics*. Fontana, London.
- Sokal, Alain et Bricmont, Jean (1998) *Fashionable nonsense : Postmodern intellectuals' abuse of science*. St. Martin's Press, New York.
- Sontag, Susan (1964) *Against interpretation*. Farrar, Straus & Giroux, Inc. New York.
- Timermans, Benoît (2000) *Postmodernisme et postcriticisme*. Réseaux - revue interdisciplinaire de philosophie morale et politique, Mons [à paraître].
- van den Dungen, Wim (2000) *Towards a moderate, modular postmodernism*. globalprojects.org editorial, Internet.
- Vattimo, Gianni (1992) *The transparent society*. Polity Press, Cambridge.
- Weissmann, Gerald (1996) *Sucking with the vampires: The medicine of unreason*. Ann New York Academy of Sciences, New York.

INDEX

- Aenesidème 10
antifondationnalisme 9
Antisthène 10
Apple 7, 22
apprentissage 26
art 11, 30, 33
- Babbitt 33
Bach 34, 40
Bakounin 9, 40
Baudrillard 28, 35, 40
Beckett 17
Blish 13
Boltzmann 13
Borges 15, 24, 40
Boulez 33
Brecht 16
bruit 25, 27
Bruno 29
Buchan 32, 40
Buckinx 5, 12, 33, 34, 40
- Cage 34, 35
Camus 7, 16, 17, 40
Chopin 34
Christianisme 10
Cilliers 24, 30, 40
compétition 25
complexe 5, 23, 24, 25, 28, 37, 38
complexification 28
complexité 7, 8, 23, 24, 26, 27, 35, 37
connaissance 7, 10, 11, 22, 27, 29, 30, 33, 37, 50
coopération 25
Copernic 29
culture 7, 20, 35, 36
- Davos 9, 19
déconstruction 29, 32
déconstructiviste 28
- Derrida 15, 22, 28, 30, 40, 42
dieu 22, 23
Diogène 10, 23
discernement 10
dodécaphonisme 12, 35
Doors 17
Dylan 17
- Eco 37
Einstein 13, 17, 22, 29
- Freud 7, 10, 11, 15, 40
- Galilée 11, 29, 41
géopolitique 20
Glass 7, 29, 34
Gödel 13, 27, 30, 37, 40
guerre 11, 12, 16, 32
- Heiddeger 7, 10, 11
Horbigger 29
- iMac 7, 18, 50
individu 27, 32
information 13, 15
intelligence 24, 27
Internet 7, 14, 15, 18, 19, 25, 36, 40, 41, 42
intuition 22
- Joyce 11
Jung 11
- Kafka 11
Kagel 34, 35
Kandinsky 11
Kuhn 14, 24, 41
- Lachert 5, 34
langage 11, 12, 21, 24, 28, 30, 31, 34, 35
Leibniz 11

lien 12, 15, 20, 21, 35
linguistique 28
Lyotard 17, 27, 28, 29, 30, 34, 41
Lysight 5, 34
Lyssenko 29

Marx 15
McLuhan 36, 41

mécanique quantique 13
media 36, 41, 42
Mendes 5, 34
message 23, 27
métaphysique 10, 28
modernisme 10, 11, 12, 23, 33, 34, 37
Mur de Berlin 29
musique 33, 34, 37, 50

nature 7, 9, 10, 14, 18, 19, 22, 41
Newton 11, 13
New Age 20
Nietzsche 7, 10, 11, 13, 23, 41
nietzschéen 10
nihiliste
 nihilisme 7, 22
Nixon 17

paradigme 14, 24, 30
plaisir 22, 33
Popper 14, 30, 41
positivisme 14
post-structuralisme 28
Pratt 9, 23, 41
Prigogine 13, 24, 25, 29, 41
Proust 11
psychanalyse 11
Pyrrhon d'Elis 10

raison 9, 10, 12, 27, 30, 32
rationalité 35
Reich 34
Relativité 13
représentation 7, 23, 25, 27, 28, 31, 50

réseaux neuronaux 25
réseau neuronal 25
romantique 11, 12, 26
romantisme 11, 12
Rotry 16, 28

Sartre 7, 15, 16
Saussure 28, 30, 42
scepticisme 7, 9, 10, 12, 32
sceptiques 9, 13
Schnittke 7, 34, 50
Schoenberg 11, 12
Schultz 22
Shoah 16, 28
simulacres 7, 7, 7, 7, 15, 28, 31, 32, 35,
 37, 50
Socrate 10
Sontag 33, 35, 42
souffrance 22
Stevens 11
Stockhausen 33
surhomme 10
système 9, 13, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 30,
 33, 34, 35

technologisme 14
Timmermans 5, 28, 34
Tougeniev 9
tradition 11, 12, 35
transhumanisme 37
Turing 32

Unabomber 9

vérité 10, 22, 23, 37

Washington 9, 19
Weill 16
Woodstock 16

© 2001, 2002 BY ALAIN VAN KERCKHOVEN ÉDITEUR
[HTTP://WWW.AVK.ORG/NCM/](http://www.avk.org/ncm/)

ALL RIGHTS RESERVED WORLDWIDE

NO PART OF THIS PUBLICATION MAY BE REPRODUCED IN ANY FORM BY ANY
MEAN (PRINT, PHOTOPRINT, SCAN, FILM, MICROFILM) WITHOUT WRITTEN
PERMISSION FROM THE PUBLISHER.

PRINTED IN BELGIUM

D/2002/5307/1

POMO INC.

Des simulacres de réalité virtuelle aux manifestations antimondialistes en passant par les compositions de Schnittke et le design des iMac, le postmodernisme incorpore désormais tout le spectre des rapports de la représentation. Idéologie nihiliste ou réactionnaire, mode de connaissance holistique ou fumiſterie vide de sens, le postmodernisme est identifié de façons multiples et contradictoires.

Ce court essai dresse un portrait en pieds du postmodernisme, de ses origines lointaines à son éclosion récente. Il explique comment le postmodernisme incorpore tant l'informatique que l'art ou la recherche fondamentale. Il postule que, loin d'être une mode ou un épiphénomène, le postmodernisme possède des ancrages solides et une dynamique suffisante pour en faire un grand mouvement de civilisation.

Alain Van Kerckhoven est fondateur et directeur d'une maison d'édition de musique classique contemporaine très impliquée dans le postmodernisme. Il participe à titre de consultant à plusieurs autres maisons d'édition. Il a rédigé de nombreux articles et essais sur le postmodernisme dans la musique, dans la littérature et dans l'évolution des rapports entre la création artistique, la technologie et la science.